

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Band:** 54 (1909)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Les Suisses en Italie [fin]  
**Autor:** De Vallière  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-338963>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 09.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LES SUISSES EN ITALIE

(Fin.)

### La bataille de Marignan

#### La journée du 14 septembre.

Le 14 septembre au matin, jour de la Sainte Croix, l'aube blanchissante éclaire les Confédérés à genoux, implorant le secours de Dieu pour leur suprême effort.

Des deux côtés on fait les derniers préparatifs. François I<sup>er</sup> passe une inspection détaillée de ses positions, sa présence électrise ses troupes. L'artillerie est prête à battre la plaine de ses feux croisés.

Les Confédérés forment de nouveau trois corps de bataille et une avant-garde, mais les effectifs sont sensiblement réduits.

Le *centre* sous le bourgmestre Roust et le cardinal Schinner: contingents de Zurich, Zug, Unterwald, Grisons, St-Gall, Sargans et Haute-Alsace (environ 9000 h.).

L'*aile droite*, sous Tschudi et Ziegler: contingents de Glaris et Schaffhouse ainsi qu'une partie des volontaires bernois et valaisans (environ 4000 h.).

L'*aile gauche* sous le chevalier Jacques de Hertenstein et le bourgmestre Pierre d'Offenberg: contingents de Lucerne, Bâle, Uri et Schwytz (environ 4000 hommes).

L'*avant-garde* sous Louis d'Erlach avec le reste des volontaires bernois et argoviens (2 à 3000 h.).

Le plan de combat est d'une extrême simplicité: chaque colonne marchera droit devant elle, dans le secteur d'attaque qui lui sera assigné. L'avant-garde cherchera auparavant à déterminer le point faible de la ligne ennemie.

Le soleil se lève. Comme la veille en se couchant, il lance dans

le ciel rouge de longs traits enflammés <sup>1</sup>. Aussitôt l'avant-garde se porte hardiment en avant, mais, cette fois, son héroïsme est inutile : écrasés par le feu convergent de toutes les batteries,

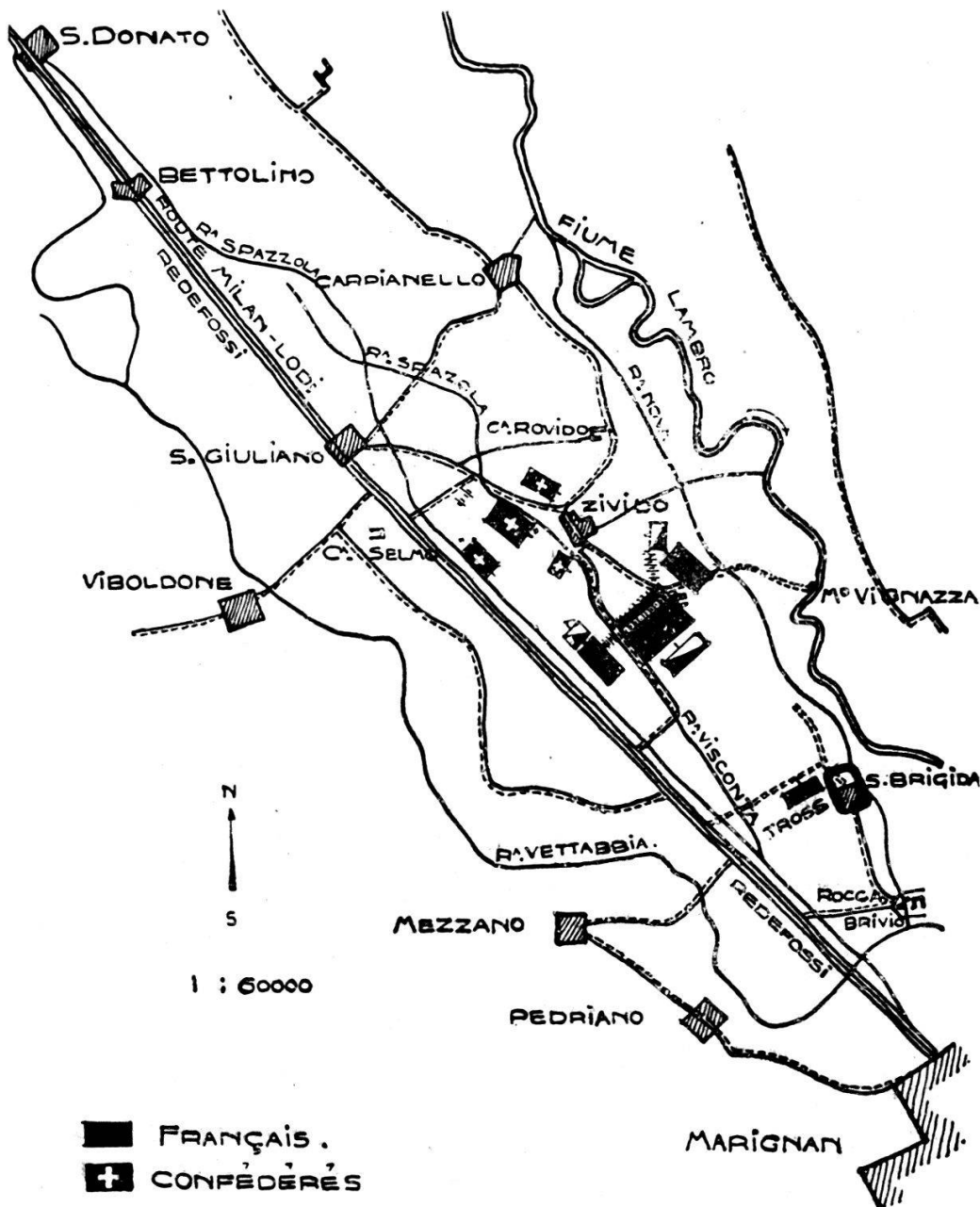


FIG. IV.

les malheureux enfants-perdus sont rejetés en désordre sur le corps de bataille. Alors, simultanément, les trois colonnes s'ébranlent, piques baissées. A la cadence des tambours, au son strident des fifres, 20 000 confédérés foulent l'herbe encore hu-

<sup>1</sup> Anshelm (cité par Glutz-Blotzheim). Tome IX, p. 468.

mide de rosée. La grande voix du taureau d'Uri mugit, hale-tante et sinistre, au milieu des notes plus claires des cors d'airain<sup>1</sup>. Toutes les bannières sont réunies au centre. Celle de Zurich « taillée d'argent et d'azur » surmontée d'une flamme rouge à croix blanche, celle d'Untervalde « coupée de gueules et d'argent, à la double clef, posée en pal », celle de Schaffhouse « au bélier saillant de sable » flottent à côté de « l'ours de sable en bande d'or », de Berne, de la « roue d'argent » de Mulhouse, de la « fasce d'azur » de Zoug, des étoiles du Valais, du « Capricorne » de la ligue de la Maison Dieu et du « sauvage debout » des dix juridictions. Cette soie bruissante et multicolore renferme toute l'âme des vieilles petites républiques.

En dépit d'un feu épouvantable, les Confédérés marchent la tête haute et la rage au cœur, comme si les fatigues de la veille, la faim, la soif et les privations avaient décuplé leurs forces, avec des cris sauvages<sup>2</sup>, « en très grosse puissance et furieuse contenance, tirant droit à l'artillerie<sup>3</sup> » (voir figure 4).

La poudre est encore humide de la nuit, les arquebusiers ne peuvent tirer. Il faut supporter le feu ennemi sans pouvoir y répondre.

#### LE COMBAT AU CENTRE.

À peine le corps principal est-il parvenu à une portée de trait du centre français que le Sénéchal d'Armagnac fait jouer à la fois toutes ses batteries lourdes et légères et qu'un ouragan de boulets et de traits s'abat sur les Suisses.

«...Dès le point du jour les Suisses voulurent recommencer et vindrent droict à l'artillerie des Français, dont il furent bien serviz. Toutefois jamais gens ne combattirent mieux » (mém. de Bayard) «...et si les Suisses avoient assailli le jour bien asprement, encore fisrent-ils plus le matin » (mém. de Fleuranges)<sup>4</sup>.

Les pertes sont effroyables, des rangs entiers sont fauchés ; pendant un court moment d'hésitation quelques-uns se mettent à reculer, mais sous la pression des rangs d'arrière, la course à la mort reprend bientôt avec une audace nouvelle. Le flot des

<sup>1</sup> Bayard, 381.

<sup>2</sup> Arleim, 265 (cité par Glutz-Blotzheim).

<sup>3</sup> Bayard, 381.

<sup>4</sup> Commença le combat plus furieux que le soir (du Bellay), cité par Glutz-Blotzheim. Liv. VI. Ch. IV, p. 469.

assaillants franchit le fossé au pas de course et se précipite avec furie sur les « bandes noires » qui les attendent de pied ferme. Un corps à corps s'engage, court et sans merci<sup>1</sup>, les lansquenets ne peuvent résister au choc et cèdent une centaine de mètres de terrain. Un Suisse gigantesque, seul, renversant tout devant lui, se fraye un passage à travers les masses ennemies, parvient jusqu'aux batteries et n'est tué que lorsqu'il met la main sur un canon.

Le roi voit son infanterie plier<sup>2</sup>. Il veut à tout prix reprendre l'avantage. Pendant que les Gascons, de leur position dominante, font pleuvoir une grêle de traits sur leurs ennemis, il se met à la tête de sa gendarmerie, avec les ducs d'Albanie, de Vendôme et de Bouillon et tombe sur le flanc de la colonne principale. En même temps, retentit une clameur formidable ; la cavalerie de l'aile droite accourt et s'enfonce comme un coin dans les masses profondes des Zurichois de Roust. La chance, jusque-là favorable aux Confédérés, commence à les abandonner. Les charges, sans cesse renouvelées, les enveloppent de toutes parts, pénètrent dans les carrés qui se disjoignent et s'écroulent. Malgré des prodiges de valeur, les invincibles reculent. Ce que voyant le roi met pied à terre se place à la tête d'un gros bataillon de fantassins et l'entraîne en criant : « Qui m'aime, si me suive !<sup>3</sup> »

Le carnage devient atroce, le sang coule à flots. On entend la voix des chefs ordonner : « Attention, à gauche ! Front à droite ! Cavalerie, défendez-vous !<sup>4</sup> » Des cris et des imprécations, des commandements et des menaces se croisent en tout sens. Le crépitement des arquebuses, le cliquetis des armes, les appels de trompettes couvrent le râle des mourants. Cette rumeur immense, faite de milliers de bruits, monte dans l'atmosphère dorée d'une belle matinée d'automne.

Le prince de Talmont, fils unique de la Trémoille, tombe couvert de 62 blessures, dont cinq sont mortelles<sup>5</sup>. On foule

<sup>1</sup> Combatteano come feroci leoni gli Suizzeri. Muratori, cité par Glutz-Blözheim Liv. VI, p. 469, note 303.

<sup>2</sup> Sans la gendarmerie qui soutint le faix on était en hasard (du Bellay). Cité par Jean de Muller. Liv. VI, p. 469.

<sup>3</sup> Général Susane. Hist. de l'infanterie française. Liv. I, p. 67.

<sup>4</sup> P. Jovius I. 314.

<sup>5</sup> La Trémoille 205 (cité par Glutz-Blözheim. Tome IX, p. 469).

aux pieds le comte de Guise renversé sous son cheval mort, Bussy d'Ambroise, Muy, le porte-étendard du roi et le frère de Fleuranges périssent autour de la bannière fleurdelysée.

Du côté des Confédérés, l'ammann Puntiner et Imhof d'Uri meurent en héros. Kätzi, de Schwytz, encourage les siens et combat, des flèches plantées dans la poitrine, jusqu'à ce que sa force se perde avec son sang<sup>1</sup>. Werner Steiner voit tomber ses deux fils et leur survit<sup>2</sup>. Plusieurs chefs des Liges grises mordent la poussière : Rodolphe de Marmels, Jean de Travers, Jean Paribell et Gugelberg de Moos. Le valeureux Roust, grièvement blessé, refuse de quitter sa place de combat.

Malgré sa faiblesse, l'artillerie suisse, bien servie, fait bravement son devoir. D'après Muralt, un boulet faillit même tuer le roi<sup>3</sup>.

On se dispute le terrain pied à pied. Les Confédérés combattent un contre deux, trois fois ils forment un coin pour enfoncer le centre ennemi, trois fois ils sont repoussés.

#### LE COMBAT AUX AILES.

Pendant que ces événements se passent au centre, aux ailes les Confédérés ont encore l'avantage, du moins au début de la matinée.

La *colonne de gauche* a vigoureusement attaqué le connétable de Bourbon à l'est de Zivido. Repoussée une première fois par le feu meurtrier de l'artillerie et prise en flanc par la cavalerie elle revient à la charge, réussit à contenir l'aile droite française et à la faire reculer un peu (Gisi).

La *colonne de droite* remporte même un succès plus marqué. A la faveur d'un bois, près de la route, elle surprend la cavalerie de l'extrême aile gauche française (duc d'Alençon), l'attaque à l'improviste et la taille en pièces. Beaucoup de chevaliers sont tués. Les survivants tournent bride et, dans leur fuite désordonnée, entraînent l'infanterie vers Marignan. Aimar de Prie et d'Aubigny parviennent à grand peine à rallier les fuyards pour opposer quelque résistance aux Confédérés qui les serrent de près.

<sup>1</sup> P. Jovius I. 313-314 (Cité par Glutz-Blozheim).

<sup>2</sup> Leu. XVII, 591.

<sup>3</sup> Ils tirèrent fort habilement des ruines d'une maison incendiée (Fleuranges, 201).

A ce moment, on aperçoit un nuage de poussière qui s'élève et grossit sur la route, du côté de Marignan : c'est Alviane et l'avant-garde de l'armée vénitienne. Aussitôt il se porte au secours du duc d'Alençon fortement menacé et se jette sur les Confédérés un peu désorganisés par la rapidité de leur poursuite. Un nouveau et violent combat s'engage à la hauteur de Sta-Brigida, près de la route. Les Vénitiens y perdent le fils du général Pitigliano. Pendant quelque temps encore, Tschudi et ses Glaronnais restent maîtres du terrain. Mais ce succès partiel ne peut guère modifier l'issue fatale de la lutte.

### **Arrivée de l'armée vénitienne.**

#### **Retraite des Confédérés.**

Il est près de midi, la bataille est encore incertaine. Les guerriers sont à bout de forces, accablés par un soleil de plomb. Sur les ailes, les Confédérés ont gagné du terrain, au centre ils se maintiennent avec peine et c'est là que la décision doit intervenir.

Un peu après midi, une rumeur lointaine s'élève vers le sud. On voit briller des armes dans la direction de Marignan. L'armée vénitienne arrive aux cris répétés de « Saint-Marc ! », saluée avec allégresse par les Français <sup>1</sup>. L'heure de la défaite a sonné ; c'est la fin ! Un morne abattement succède à la confiance aveugle de tout à l'heure. Il est désormais impossible de reprendre l'offensive sans s'exposer à une destruction complète. Les forces sont trop inégales, les chefs ordonnent la retraite sur Milan. Déjà l'aile gauche est refoulée jusqu'à Zivido ; à son tour, l'aile droite, débordée, recule lentement <sup>2</sup>.

La tâche est ardue de rompre le combat et de se dégager de la mêlée. Dans cette minute critique, les officiers suisses s'efforcent

<sup>1</sup> D'après du Bellay 58 : Les Français étaient même sur le point de prendre la fuite et d'abandonner leur nombreuse artillerie aux Suisses (cité par Ch. Monnard). La plupart des historiens italiens et français reconnaissent que la situation de François I<sup>er</sup> était difficile avant l'arrivée des Vénitiens. Brantôme dit que ces derniers vinrent bien à propos. Liv. VII, p. 222.

<sup>2</sup> Quelques auteurs suisses prétendent que Trivulce fit percer les digues du Lambro et inonder la plaine pour forcer les Confédérés à la retraite (Muralt, Gisi, Dändliker). La chose paraît peu vraisemblable, car l'inondation aurait gêné les Français aussi bien que les Suisses ; du reste les chroniqueurs (Schodeler, Schwinkard, Anshelm) ne mentionnent pas le fait. Jovius, Fleuranges et Bayard n'en parlent pas non plus.

d'empêcher la déroute et de maintenir la discipline. A leur voix les rangs se reforment ; l'armée, ainsi qu'une forteresse vivante, se resserre autour des canons et des drapeaux, charge les blessés sur les épaules, puis, fièrement, comme un lion blessé, commence sa douloureuse et pénible retraite. A cette heure suprême, les Suisses sont plus grands et plus beaux dans le malheur qu'ils n'ont jamais été dans la victoire ; ils quittent le champ de bataille avec les canons, les étendards et les chevaux conquis, avec leur honneur intact et leur vieille gloire plus pure que jamais.

C'est ainsi qu'ils s'avancent dans la direction de la route de Milan, formant plusieurs carrés puissants, coude à coude, lentement, de leur même pas ferme et régulier, broyés mais non vaincus, constamment harcelés par les escadrons ennemis. Avant d'atteindre la chaussée, un large fossé plein d'eau (le canal Spazola) leur barre la route et les force à faire encore une fois face à l'ennemi pendant le passage.

L'artillerie française concentre alors un feu terrible sur ce point, tandis que de toutes parts tourbillonnent les attaques de la cavalerie. La dernière heure a sonné pour bien des braves Confédérés. Leur indomptable énergie les soutient encore.

Un boulet arrache les deux jambes de l'enseigne Jean Bär, de Bâle ; il trouve encore la force de tendre son drapeau à ses camarades.

Maurice Gerber, enseigne d'Appenzell, s'affaisse mortellement blessé ; il arrache son drapeau de la hampe et cache l'étoffe précieuse sur sa poitrine, avant d'expirer<sup>1</sup>. Déjà les ennemis ont enlevé la bannière d'Unterwald des mains mourantes de Nicolas de Warz, quand le chapelain Lindenfels s'élance et la reprend, après avoir désarçonné plusieurs cavaliers.

Les couleurs de Zurich sont sauvées, mais trois porte-drapeaux meurent en héros : le banneret Jakob Meiss, l'enseigne Jacques Schwend et le chevalier von Escher<sup>2</sup>. C'est là que tombent Hugues de Hallwyll et Pierre Frisching, capitaines des volontaires bernois. Dans ce combat désespéré, Rodolphe de Salis, surnommé « le Long », doué d'une force prodigieuse,

<sup>1</sup> On trouva le drapeau en dépouillant les morts, on le suspendit dans une église de Lyon (Glutz-Blözheim. Tome IX, p. 472).

<sup>2</sup> Ce drapeau est conservé au musée national de Zurich (Voyez *Revue Militaire Suisse* de juillet 1908. Pl. XII, fig. 1, reproduction photographique.)



vend chèrement sa vie et succombe criblé de blessures. Son frère Dietigen venge sa mort en étendant à ses pieds dix-sept ennemis.

Enfin, le fatal fossé est franchi, l'eau coule rouge de sang. On atteint la grande route. Ces héros incomparables dont le regard défie encore l'ennemi, gagnent Milan où ils arrivent le soir, couverts de poussière, exténués, défigurés par la souffrance, déchirés et superbes avec leurs drapeaux sanglants et troués et 14 bannières prises aux Français. Mais le célèbre taureau d'Uri, dont les mugissements avaient effrayé Charles-le-Téméraire, richement garni d'argent, objet de la vénération du peuple, est resté aux mains de l'ennemi. Cette perte fut vivement ressentie, car la tradition faisait remonter à Charlemagne l'origine de cet instrument étrange <sup>1</sup>.

A partir du canal Spazzola, les glorieux vaincus ne sont plus inquiétés. Par respect pour tant de bravoure, dans la crainte aussi de pousser au désespoir cette armée dont la fière contenance le remplit d'admiration, le roi, sur le conseil du connétable de Bourbon et du maréchal Trivulce, fait arrêter la poursuite <sup>2</sup>. En voyant disparaître au loin ces extraordinaires soldats, François I<sup>er</sup>, comme autrefois Louis XI après St-Jacques, comprend qu'il vaut mieux les avoir comme alliés que comme adversaires. Il entrevoit déjà la réconciliation solennelle qui va donner à ses armées l'appoint de cette redoutable infanterie.

Pendant ce temps, la population de Milan s'empresse au devant des Suisses et les accueille avec sympathie. Mais sur le champ de carnage, la mort continue son œuvre. Une quantité d'égarés sont massacrés par les lansquenets et les paysans avec des raffinements de cruauté. Quatre cents Zurichois et Schaffhousois avec le capitaine Trullery, séparés de leurs frères d'armes pendant le combat et refoulés sur Zivido, se jettent dans une maison qui, la veille, avait servi de quartier-général au connétable de Bourbon et s'y défendent en désespérés. C'est en vain que les murs sont battus en brèche par l'artillerie. Les assiégés ne veulent pas entendre parler de grâce (du Bellay). L'ennemi est obligé de mettre le feu aux bâtiments pour avoir raison de ces braves. Tous périssent dans les flammes <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ch. Monnard prétend que le célèbre cor d'Uri fut trouvé par un lansquenet allemand nommé Bernard Schudi, de Lindau.

<sup>2</sup> Le roi défendit « qu'on leur donnast la chasse asprement » (Mém. de Fleuranges).

<sup>3</sup> Fleuranges 202. Guichardin 854 (cité par Glutz-Blotzheim).

Un détachement est impitoyablement massacré par les Vénitiens. D'autres, plus heureux, réussissent à gagner Sta-Brigida en traversant les lignes ennemies, grâce à l'épaisse fumée qui enveloppe les combattants. Quelques subdivisions passent le Lambro à la nage et arrivent à Milan le soir. La terreur des flammes et de la mort saisit le bourgmestre de Rotweil à tel point qu'il en perd à jamais la raison. Les lansquenets exaspérés commettent toutes sortes d'atrocités ; ils assouvissent même sur des cadavres leur fureur de vengeance <sup>1</sup>. Des isolés sont tués à coups de fourches par les paysans (Schodeler).

A la nuit tombante, 14 000 guerriers dorment de leur dernier sommeil dans la plaine abreuvée de sang.

Pendant longtemps la bataille de Marignan passa pour la plus sanglante et la plus terrible de toutes celles qui se livrèrent en Italie. Le vieux Trivulce, blanchi dans les combats, déclara que ce n'était pas un combat d'hommes mais « une bataille de géants », que les 18 batailles rangées auxquelles il avait assisté n'étaient que jeux d'enfants en comparaison de celle de Marignan.

La victoire avait été chèrement achetée, les Suisses étaient encore menaçants, mais leur prestige venait de sombrer. « Or, ces dompteurs de princes furent enfin domptés par ce roi », s'écriait Brantôme. François I<sup>er</sup> avait rompu le charme, le point faible de la tactique des Suisses lui était apparu clairement, leur infanterie, malgré son mépris de la mort, ne pouvait plus aborder frontalement et emporter une position défendue par de l'artillerie. L'artillerie fut la grande victorieuse de Marignan. Une ère nouvelle allait s'ouvrir : devant la puissance des armes à feu, l'infanterie devait modifier ses formations.

Quand les Suisses le comprirent, il était trop tard ; leur coupable entêtement leur faisait perdre les fruits de deux siècles de conquêtes.

En résumé, les causes principales de leur défaite furent :

1. L'écrasante supériorité de l'artillerie française ;
2. Le manque de cavalerie (la cavalerie suisse, on s'en souvient, avait été détruite à Villafranca le 12 août).
3. L'arrivée opportune des Vénitiens sur le champ de bataille.

<sup>1</sup> Ils ouvrirent le corps de l'ammann Puntiner et firent manger l'avoine à leurs chevaux dans son ventre. (P. Jovius. I, 314).

### Epilogue.

La joie de la victoire se manifesta bruyamment dans le camp français. François I<sup>er</sup>, en grande pompe, se fit sacrer chevalier par Bayard<sup>1</sup>. Le jeune roi avait bien mérité cet honneur. Ensuite, il conféra lui-même la chevalerie à Fleuranges, fit dire des messes pour les âmes des morts et ordonna des processions solennelles<sup>2</sup>. Les blessés furent relevés et reçurent des soins et les morts enterrés. Puis le roi, dans l'ivresse du triomphe, écrivit à sa mère : « Je vous assure, Madame, qu'il n'est pas possible de venir avec plus grande furie, ni plus hardiment que les Suisses. Depuis deux mille ans, on n'a vu si fière et si cruelle bataille. Ceux qui avaient combattu à Ravenne disent que Ravenne n'était qu'un bérulet (petit oiseau) près d'un aigle. »

Et la reine, en recevant l'heureuse nouvelle, partit d'Amboise pour aller à pied à Notre-Dame de Fontaines, « lui recommander ce qu'elle aimait plus qu'elle-même, son fils glorieux et triomphant César, subjugateur des Helvétiens ». On fit frapper une médaille en souvenir de Marignan, on y lisait ces mots : « François a vaincu ceux que seul César avait pu vaincre. »

A Milan, le matin du 15 septembre, les Confédérés se réunirent pour délibérer. C'est alors seulement qu'ils se rendirent compte des pertes cruelles qu'ils avaient subies. Eux qui n'avaient pas tremblé en face de la mort, sentirent l'effroi s'emparer de leur cœur<sup>3</sup>. Les avis étaient partagés : le duc de Milan, le cardinal Schinner et la bourgeoisie suppliaient les Confédérés d'attendre des renforts à l'abri des murs de la ville et de laver dans le sang l'injure de la veille. Les petits cantons surtout se montraient disposés à rester. Le bourgmestre Roust, de Zurich, était de leur avis. D'autres, par contre, préféraient quitter aussi vite que possible une contrée ravagée par la guerre, n'offrant plus aucune ressource et entreprendre plus tard une nouvelle expédition.

Ils se décidèrent enfin à rester, si le duc leur payait la solde arriérée. Les troupes se rendirent sur la place du château où elles se rangèrent en bataille. Les conditions furent communi-

<sup>1</sup> Bayard 382 (cité par Glutz-Blözheim, p. 474).

<sup>2</sup> Guichardin 856 (cité par Glutz-Blözheim, p. 474).

<sup>3</sup> « Der Schreck was in das Volk Kommen » (Schodeler, cité par von Cléric, p. 66).

quées au duc. Ce malheureux prince représenta aux Confédérés sa situation précaire, les conjurant de ne pas l'abandonner mais il leur représenta qu'il lui était impossible de s'acquitter de sa dette. C'est alors que les Suisses, à une grande majorité, se prononcèrent pour le départ. Ils désignèrent 1500 hommes d'élite, comme garnison du château, sous le commandement d'Henri Rahn, de Zurich, le héros de Dorneck. Les 1200 hommes laissés à Crémone reçurent l'ordre d'y tenir « selon leur devoir et honneur ».

Après avoir réparti leurs blessés et leurs malades dans les hôpitaux, les Confédérés quittèrent la ville par la porte de Côme, enseignes déployées<sup>1</sup>, au son des fanfares. Ils regagnèrent leur patrie par le Gothard et le Splügen, mécontents et désunis. (Gisi et Muralt.)

Maximilien Sforza se réfugia au château pendant que les bourgeois envoyaient une ambassade à François I<sup>er</sup> pour lui offrir la reddition de Milan. Le roi exigea le paiement d'une contribution de guerre de 300 000 ducats et, le 17 septembre, le connétable de Bourbon faisait son entrée, à la tête de 16 000 hommes. Pierre de Navarre fut chargé du siège du château. Cette forteresse, solidement construite, bien pourvue de vivres et de munitions, pouvait soutenir un long siège. Le capitaine Rahn, pour ménager ses ressources, fit sortir de la place 300 bouches inutiles, malades et blessés. Tous furent misérablement massacrés dans les fossés par des soldats et des paysans<sup>2</sup>.

Une partie de l'armée française entreprit le siège de la Rocca de Crémone. La garnison suisse repoussa tous les assauts. Le château de Milan semblait imprenable, mais Maximilien Sforza, faible et sans énergie, céda à la crainte et entama des pourparlers avec les Français. Le 8 octobre, il signait un traité désastreux avec François I<sup>er</sup>, renonçait à toutes ses prétentions sur le duché, livrait ses deux forteresses et consentait à être interné en France.

Il sortit de Milan monté sur un mulet et mourut dans l'oubli le 10 juin 1530. Il ne resta de lui que le souvenir d'un règne sans grandeur et d'un caractère honteusement faible.

Les garnisons suisses se retirèrent avec les honneurs de la guerre, drapeaux, armes et bagages et repassèrent les Alpes.

<sup>1</sup> Mit aufgereckten Fähnlein (v. Cléric, p. 67).

<sup>2</sup> Glutz-Blotzheim, p. 476.

La nouvelle de la défaite de Marignan avait plongé la Suisse dans la consternation. A l'abattement succéda l'indignation. La diète prit les résolutions les plus généreuses pour venger l'honneur national outragé; elle ordonna la levée d'une armée considérable. Schinner se rendit auprès de l'empereur Maximilien pour réclamer les secours promis depuis longtemps. Mais rien ne s'exécuta, une dissension violente paralysa tout<sup>1</sup>. Les cantons occidentaux, depuis longtemps gagnés aux idées françaises, refusèrent de faire marcher leurs contingents. On laissa les garnisons du Milanais sans espoir de secours, la colère du peuple augmenta quand on apprit leur capitulation. Il restait en Italie de nombreux malades et blessés abandonnés dans l'état le plus misérable<sup>2</sup>, les cadavres des héros de Marignan, non ensevelis, étaient exposés aux insultes des Lombards. On ne put arriver à une résolution commune. Le temps passait. L'occasion était manquée. Pourtant l'Angleterre et l'Empire cherchaient encore à entraîner les cantons dans leur alliance. L'ambassadeur d'Angleterre se présenta devant la Diète et dit combien la défaite des Confédérés avait affligé son maître, que le roi était dans l'intention de contribuer à venger l'honneur de ses amis, et d'attaquer la France avec leur aide; que pour ce dessein argent et soldats étaient prêts. L'ambassadeur impérial prémunit les Confédérés contre la perfidie de la France. « Le sang des victimes de Marignan », dit-il, « crie vengeance! Les gémissements des captifs, des blessés et des malades, ne pénètrent-ils pas jusqu'à vous? Supposé même qu'on vous tienne les promesses faites, songez que l'argent est périssable, mais que l'honneur ou la honte d'un peuple dure à toujours ». Il les invita à entrer dans l'alliance conclue entre l'Empereur, l'Angleterre et l'Espagne ou, si leur résolution de vivre en paix avec la France était inébranlable, de ne lui fournir, du moins, aucun secours. Mais l'influence française faisait de rapides progrès, malgré les efforts de Schinner. François I<sup>er</sup> consentit à payer une partie des sommes stipulées par le traité de Dijon.

En mars 1516, la guerre se ralluma, l'empereur pénétra en

<sup>1</sup> Glutz-Blözheim, p. 477.

<sup>2</sup> « Nous vous supplions d'avoir pitié de nous et de nous tirer de la misère dans laquelle nous gémissons depuis près de 8 mois, couchés sans paille, dans une prison puante. » (Lettre de H. Wolf et H. Hartmeyer de Zurich aux chefs confédérés. Recès. 31 mai 1516).

Italie avec une armée de 30 000 hommes parmi lesquels on comptait 10 000 Suisses. Cette expédition ne réussit pas à s'emparer de Milan, les Français restèrent maîtres de la Lombardie et du Piémont. Le crédit de Maximilien était épuisé en Suisse. Les émissaires du roi de France redoublèrent d'efforts. Enfin le 29 novembre 1516, à Fribourg, fut signée la *paix perpétuelle* entre la Couronne de France et le Corps helvétique. Ce traité a servi de base à toutes les conventions postérieures. François I<sup>er</sup> promit aux Confédérés 500 000 couronnes pour les frais des expéditions d'Italie et de Dijon. Il céda définitivement Bellinzone, Lugano, Locarno, Mendrisio, le Val Maggia, la Valtelline et Chiavenna aux cantons. Les Confédérés obtinrent la confirmation de leurs franchises commerciales en France et le renouvellement de leurs relations avantageuses avec le Milanais. On convint que les différends entre les deux Etats seraient jugés par des tribunaux d'arbitres.

La paix de Fribourg fut complétée par l'alliance du 5 mai 1521, par laquelle les cantons s'engageaient à fournir de 6 à 16 000 hommes au roi, au cas où il serait attaqué. Le roi, de son côté devait, secourir ses alliés dès qu'ils en feraient la demande.

La réconciliation entre les deux nations fut scellée par le sang versé en commun à la Bicoque (1522), à Pavie (1525), à Cérisoles (1544). Les Suisses firent honneur à leurs engagements : François I<sup>er</sup> en eut 163 000 dans ses armées. Ils mirent au service de leurs anciens ennemis leur courage impétueux et leur dévouement sans bornes. L'Italie vit de nouveau passer les lourdes phalanges confédérées, mais, à leur tête marchaient les vainqueurs d'hier, Bayard, Fleuranges, la Palisse, Lautrec et Montmorency, fiers de commander à de pareils soldats. Quand Bayard reçut, près d'Abbiategrosso, le coup d'arquebuse qui mit fin à sa belle carrière, il était à l'arrière-garde au milieu des Suisses ses compagnons d'armes, couvrant la retraite de Bonnivet. Pour soustraire aux Espagnols le corps du « bon chevalier » 400 Suisses se firent tuer. « Né près de nos monts, Bayard avait en singulière estime Messieurs des Liges et disait souvent : Avec pareilles gens ne faut être en guerre »<sup>1</sup>.

Fleuranges fut investi par le roi de la charge de capitaine des Cent-Suisses de la garde. La Palisse et Montmorency combat-

<sup>1</sup> Cité par L. Vulliemin, d'après le capitaine Rollin de Neufchatel.

tirent aux premiers rangs de leurs fidèles alliés dans les fatales journées de la Bicoque et de Pavie.

A lire les récits de l'effroyable tuerie de la Bicoque, il semble que Marignan n'ait pas corrigé les Confédérés de leur folle témérité. Six ans après la dure leçon de 1515, ils se précipitèrent de nouveau tête baissée contre une position fortifiée défendue par une puissante artillerie. En vain les généraux français les suppliaient-ils d'attendre pour avancer que le canon eût préparé leur attaque. « C'est toujours de front que jusqu'à maintenant nous avons attaqué le canon, s'écrièrent-ils, et c'est ainsi que nous allons le faire encore »<sup>1</sup>. Cette obstination abattit leur orgueil insensé et leur coûta 3000 tués. Ils en furent enfin réduits à admettre l'existence d'un nouvel art militaire qui contrariait leur vieille tactique et auquel le caractère de la nation aurait peine à se plier<sup>2</sup>. Très vite, cependant, avec leur goût inné pour les choses de la guerre, ils surent regagner le temps perdu et adapter le nouvel ordre de choses à leur tempérament : mais ce fut le roi de France leur allié qui en bénéficia ; ils renoncèrent pour toujours aux belles plaines lombardes qu'ils avaient autrefois ardemment convoitées. La Valtelline, Chiavenna et Bormio que le traité de Fribourg restituait aux Liges grises, sont actuellement italiens. Nous n'avons pas même su garder ces territoires si nécessaires à la défense de notre frontière sud.

L'histoire des cantons a des pages tristes au cours<sup>3</sup> du XVI<sup>e</sup> siècle. « A les lire, dit le colonel Secretan<sup>3</sup>, on se prend à regretter que la Réformation ait surpris la Suisse en pleine crise de croissance et ne soit pas venue cent ans plus tard, nous laissant ainsi le temps d'étendre et de consolider nos frontières, et de recevoir dans l'alliance fédérale des villes et des campagnes qui demandaient à y entrer et qui eussent ajouté à notre force. Survenant immédiatement après la sanglante défaite infligée aux armes redoutables des cantons à Marignan, la Réformation a achevé la ruine de la puissance militaire des Confédérés en semant dans leurs rangs la discorde et en étouffant dans les haines confessionnelles l'idée nationale naissante. Du revers de 1515 la Suisse eût pu se relever ; c'était une bataille perdue, un malheur ; les dissidences religieuses qui surgirent aussitôt après

<sup>1</sup> Cité par Hottinger, p. 62.

<sup>2</sup> Hottinger, p. 67.

<sup>3</sup> *Gazette de Lausanne* du 25 janvier 1909.

en firent un désastre dont la Suisse ne s'est relevée que trois siècles et demi plus tard, mais enserrée dans des limites territoriales que les cantons eussent pu tracer plus étendues et plus larges s'ils étaient restés unis ».

Mais la « bataille des Géants » est malgré tout une belle page. Au milieu de bien des faiblesses, il s'en dégage un souffle reconfortant de grandeur. Nous osons espérer que dans six ans, la Suisse n'oubliera pas le glorieux anniversaire.

Un conseil en terminant : Si vous prenez le train à Milan pour Bologne, mettez-vous du côté gauche du wagon et regardez fuir les interminables champs plantés de mûriers. La voie ferrée suit la route de Lodi. Avant la station de Melegnano, vous saluerez en passant le nom de San Giuliano inscrit sur la façade d'une petite gare perdue dans l'immense plaine — puis, d'un œil qui ne sera peut-être pas indifférent, vous apercevrez l'église de Zivido dans les arbres. C'est là que nos ancêtres se ruèrent à la mort « la rage au cœur et la tête haute ».

Capitaine DE VALLIÈRE.

ERRATUM : Livraison de mai, page 391 : la note 2 est remplacée par la note 1, p. 706, livraison de septembre (Arnold de Winkelried a été tué à la Bicoque en 1522 et non pas à Pavie en 1525). La note 1, p. 706, est supprimée.

Livraison d'août, p. 640 : au lieu de 6000 arquebusiers et 300 pièces légères étaient répartis, lire 6000 arquebusiers et 200 pièces légères.

